

Le Damoiseau

Autor(en): **Magnaud, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **24 (1956)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-567897>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le Damoiseau

Nouvelle pseudo-historique de Jean Magnaud

En cette fin de Moyen-Age, Marguerite, bien que fort jeune, vivait dans une liberté absolue. A la mort de sa mère, son père avait prétendu l'émanciper et avait inventé pour elle ces goûters dansants qui nous paraissent bien anodins aujourd'hui mais qui étaient à l'époque une bien grosse témérité, presque une provocation face à la sainte Eglise qui régentait alors les amours.

Pourtant, c'eût été mal connaître Marguerite que de croire qu'elle allait donner à jaser. Intelligente, elle avait compris que les idées de son père, très en avance sur son époque, ne devaient pas franchir les murs de sa maison. Et elle avait imaginé tout une comédie fort adroite pour goûter chez elle les plaisirs qu'elle ne pouvait aller prendre à l'extérieur.

La libéralité du père s'était pourtant arrêtée au choix des invités: pas de garçons! On se réunirait entre filles. Marguerite avait vaincu la monotonie en faisant tenir quelques robes à deux ou trois roturières, fort jolies filles, qui venaient faire le récit de leurs amours brutales et fréquentes avec la soldatesque; encore que de ce temps presque tous les soldats fussent nobles. Pour Marguerite et ses amies c'était-là licence inespérée. Bientôt pourtant elle ne suffit plus et Marguerite dut trouver dans l'éducation libérale qu'elle avait reçue l'idée nouvelle.

Ces demoiselles comme bien l'on pense avaient toutes galant en ville, nobles damoiseaux de leur rang qu'elles avaient connus et aimés d'un banc à l'autre de l'église et quelquefois autrement au cours des liesses populaires qui secouaient la cité de temps en temps.

Par le truchement des servantes, ces demoiselles s'enquirent de leurs mesures et se mirent à leur confectionner — car rien d'assez grand n'existait pour eux — des vêtements de femme, mais des vêtements conçus de telle sorte qu'ils les rapetissent, les dissimulent dans leur merveilleuse robustesse de grands garçons. Pendant huit jour les papotages et les danses cessèrent presque tant l'on trimait sur les costumes des galants. Des plaisanteries fort audacieuses accompagnaient la confection de certaines parties du vêtement qui, pour être moins intime que de nos jours n'en comportait pas moins certaines commodités révélatrices.

Au huitième jour, nos galants reçurent leur travesti en même temps qu'un billet leur expliquant que, ne pouvant être admis aux goûters-dansants en leur état de garçon, il ne leur restait qu'à y venir en fille.

On choisit pour la première tentative une fête carillonnée qui attirait dans les rues grande foule crédule. Et les voisines et espionnes de Marguerite ne furent point trop étonnées de voir de chez elles de fortes filles rapetasser les draps des religieux du quartier aux côtés des gracieuses créatures qu'elles avaient coutume d'observer.

A quinze heures selon l'usage, ces demoiselles s'agenouillèrent sur leur prie-Dieu pour une courte invocation du Très-Haut. Ca et là, sur les prie-Dieu, des jupons pourtant amples, dépassaient bien de durs mollets velus, mais d'en face on n'en pouvait rien distinguer, la jumelle n'ayant pas encore été inventée.

Les grandes filles, comme disait le voisinage, revinrent régulièrement trois fois par semaine. Marguerite avait lancé le bruit qu'elle les empruntait par charité à quelque maison religieuse ce qui expliquait leur disgrâce et, dans une certaine mesure, leur absence de féminité.

Vers la fin d'un après-midi, il se passa une chose ahurissante. Comme s'ils avaient ensemble manigancé leur affaire, les quatre lurons déguisés, profitant de la demi-obscurité qui régnait par le fait d'un orage et des lanternes qui n'avaient pas été allumées, bloquèrent la porte et firent sauter leurs oripeaux. Gilbert s'empara de Marguerite et les autres s'approprièrent en un tour de main leur convoitise selon un appétit longuement aiguisé sous le travesti. Ces demoiselles crièrent bien un peu, mais culbutèrent avec grâce. Marguerite entraîna Gilbert dans sa chambre et se donna et redonna à lui toutes portes closes.

Était-ce pour le jeune homme aventure si nouvelle et si affolante? Quand il se releva la nuit était installée et c'est la lueur de la lune qui lui permit de retrouver ses vêtements. Marguerite ouvrit l'oeil juste assez tôt pour voir nu son amant; elle le tira à elle, fit de ses fines mains le tour de ses bras, de ses jambes, étreignant ses cuisses superbes et son torse de forgeron et faillit, pour la huitième fois peut être, reconduire leur plaisir.

Mais le beau Gilbert paraissait habité par un autre souci. Le couvre-feu était-il sonné? Il l'était! Notre galant aurait donc à traverser la ville sans être vu, rasant les murs pour échapper à la patrouille et à cette mauvaise langue de Sereno.

Marguerite en conçut une frayeur si grande qu'elle pria Gilbert de rester dans son lit. Mais le jeune homme pensait à sa famille. Sa corpulence et sa virilité ne lui enlevaient rien de son état de jeune noble promis aux plus hautes destinées régionales.

Il s'enharnacha donc en donzelle, ramena le plus qu'il pût un voile sur son visage et se glissa dehors en convenant qu'il eût mieux aimé, malgré son rassasiement, se glisser dans le lit de Marguerite. Le courage lui manqua un peu, à cause de la nouveauté de son aventure et aussi de sa fatigue qui amollissait ses fortes jambes en même temps que la détermination naturelle à son caractère.

Tout alla bien jusqu'à mi-chemin. Mais là retentirent sur les pavés humides les rudes souliers et les guisarmes des soldats de la patrouille.

Gilbert se plaqua sous une porte profonde. La plus proche lumière publique était à plus de cent mètres de là et il avait quelque chance de n'être pas aperçu. Il s'aplatit autant qu'il put sous l'auvent en se félicitant que la mode architecturale de l'époque fut ainsi au dégradé générateur d'ombre et de recoins.

La patrouille avança dans sa direction. Gilbert s'étonna que ses vêtements de femme lui donnassent aussi des gestes de femme, tels que la dissimulation de son visage ou la retenue de son énorme jupon.

Les soldats paraissaient un peu ivres et le sergent qui les conduisait aussi. Tout dormait autour d'eux et ils se savaient aussi libres que l'air de leurs actes. La petite colonne passa devant le jeune homme de son pas lourd et hésitant. Au bruit du cuir foulé se mêlait celui de l'acier tombant sur le pavé à intervalles aussi réguliers que possible. Les soldats de-

visaient avec leur chef. L'un d'eux tenait une grosse lampe dont son visage se trouvait ébloui. Gilbert fut étonné qu'ils eussent figure humaine. Pour lui les soldats du guet n'étaient que bandits en retraite. Il les regardait s'en aller lorsqu'il vit le dernier d'entre eux se détacher subrepticement du groupe et lui fondre dessus tout soudain.

Dans son encoignure, il était facile de coincer Gilbert et le soldat n'y manqua pas; un bras à droite, un bras à gauche et notre galant fut pris comme rat. A cette heure, en ce lieu, à cette époque, les politesses ne pouvaient manquer d'être brûlées. Le soldat écrasa vulgairement le corps de celui qu'il croyait être une fille, fourrageant impatiemment l'étoffe heureusement abondante à cet endroit. Sa forte bouche chercha l'oreille où il murmura des paroles apaisantes dans l'espoir de désarmer sa victime et lui arracher un consentement qui eût réalisé l'économie d'un viol peut-être bruyant.

Gilbert considéra la haute silhouette à travers le voile qui couvrait ses yeux. C'était un homme de cinq ans son aîné dont la mine était belle et mangée par le désir. Il paraissait plus fort qu'un boeuf ce qui découragea Gilbert qui ne pensait qu'au moment propice où il pourrait le repousser et s'enfuir encore que sa tenue ne lui permette ni l'un ni l'autre. Et puis l'alarme serait vite donnée. Le travesti renforcerait le doute et la colère. Il serait pris. Quelle histoire pour Marguerite et pour sa famille!

Il s'enferma dans un mutisme apeuré ce qui excita le soldat qui n'en avait nul besoin. Si au moins Gilbert avait eu quelque lame il aurait tué le soldat par surprise et l'aurait laissé là, frappé de mort mystérieuse et discrètement enterré.

Mais il comprit que sa meilleure arme était encore cet accoutrement qu'il avait sur le dos et dont il lui restait à jouer avec intelligence.

Le soldat, mécontent de l'excessif inconfort de l'endroit et de sa fatigante verticalité (mot fort usité à l'époque, selon Sacha Guitry) empoigna Gilbert par la taille et voulut lui faire passer les remparts par un trou qu'il connaissait jusqu'au bord d'un ruisseau où se trouvait une grange remplie de litière.

Gilbert pensa qu'en rase campagne, il échapperait au soldat bien plus facilement qu'ici et irait se réfugier dans quelque ferme de sa propriété.

Ils passèrent donc la brèche et le soldat, empoignant la jupe la souleva très haut à la fois pour tâter le mollet de sa conquête et lui faciliter le passage.

La luxure s'inscrivait dans ses yeux et dans ses gestes mais Gilbert, qui n'avait jamais observé l'érotisme du mâle, n'y voyait que l'effet pernicieux de l'alcool. Tout de même lorsque la main du soldat se ferma sur une partie fort galbée de lui même il poussa un cri. Mais, ce cri était si justement accordé à sa condition qu'il en conçut de l'étonnement et de l'admiration.

La grange était devant eux. Le soldat resserra son étreinte et promena son dur menton sur la nuque du damoiseau. Gilbert le sentit animé d'une force invincible. Il tenta de secouer le carcan mais l'autre serra davantage.

La porte ouverte le soldat le jeta assez brutalement sur la litière. Gilbert pensa qu'il devait se défaire du plus encombrant de sa vêtue, en-

gager le combat quelle qu'en soit l'issue. Il pensa aussi à la ruse qui convenait mieux à sa lassitude: quitter le plus entravant de son costume et tâcher de se glisser dehors où ses bonnes jambes et la nuit feraient le reste.

Mais il vit avec surprise le soldat reprendre un calme extraordinaire; sûr de sa proie, il allait et venait dans la cabane où, après avoir tiré du mur et allumé un bout de chandelle, il commença à se déshabiller. A la lumière jaune, il paraissait bien moins terrible en même temps que plus fort. Quand il eut jeté son casque de grosses boucles noires apparurent car la morale militaire de l'époque, bien que fort rétrograde, avait des tolérances exquises. La bouche était vaste, rouge et brûlante; les yeux bleus remplis de trouble et d'ardeur. Il défit aussi ses chaussures et s'allongea, ainsi délesté, avec une souplesse infinie près du damoiseau.

Terrible confrontation. Gilbert tremblait. Le soldat le rassurait de ses mains immenses qui caressaient pudiquement sous le voile le visage et les cheveux. Puis il cessa de le caresser et le pressa simplement contre lui et Gilbert prit plaisir à cette immobilité colossale et chaude.

Puis le soldat reprit ses caresses. Il chercha la poitrine. La perplexité de ses doigts sous les aisselles de Gilbert était comique et le jeune homme éclata de rire. Alors le soldat eut un second geste d'un réalisme et d'une précision incroyables à l'issue duquel il lâcha un juron formidable dont toute la mesure trembla.

Il se rassit sur le foin, penaud et les jambes hautes, prenant entre ses mains sa tête abusée. Gilbert, toujours étendu, passait de la peur au rire et du rire à l'émotion. Il avait tant et tant forniqué qu'il n'avait plus, en amour, de velleité virile. Il était las et soucieux seulement de caresses et de chaleur.

Le soldat l'insulta et lui promit de le pendre. Il lui arracha son voile et fut stupéfait de trouver des boucles aussi belles que les siennes mais d'une blondeur éblouissante. Il scruta le fin visage un peu noyé encore dans le plaisir qu'il avait pris et sur lequel descendait la douce somnolence et le feint abandon des grâces viriles.

Le soldat sourit, parut chercher dans sa mémoire. Puis il souffla la lampe et Gilbert pensa qu'ils allaient côte à côte dormir en paix. Mais une nouvelle main l'atteignit pour de nouvelles caresses. Intérieurement Gilbert poussa une série de «Oh!» de surprise et d'indignation. Il essaya même de se dérober, de mettre entre le soldat et lui l'épaisseur fragile du foin. Cette petite guerre lui rappela ses camarades d'études et les jeux de certains moinillons. Quand il résistait trop le soldat lui forçait la main. Vint le moment où sa fatigue, l'envie qu'il avait de dormir, la malice d'un plaisir neuf, l'entraînèrent dans une passivité de noyé tandis que le soldat, tout fraternel, fanfaronnait à son oreille: «C'est un sergent de Paris qui m'a appris ça du temps qu'on se battait contre les Musulmans».

Et Marguerite, de ce jour, ne reçut plus que la moitié des hommages de son vaillant damoiseau.

